



PHOTO: JOURNAL FRANCE/MAXPPP

“En cyclisme, le but des grandes équipes est de bloquer la course pour permettre au leader de gagner dans les derniers kilomètres. L’ennui gagne ce sport.”

obéissent afin d’amener le leader le plus loin possible pour le laisser ensuite attaquer, bloquent la course... avant le sprint massif (si le leader est un sprinter). Pareil pour les classiques. Avec les oreillettes et les indications du directeur sportif, la stricte discipline dans l’équipe où chacun tient son rôle, bloque la course. En un sens, le but des grandes équipes est de bloquer la course le plus longtemps possible (en interdisant aux punchers de s’échapper) pour que dans les derniers kilomètres, le leader puisse gagner. Là, il faut faire attention. Le football a failli être bloqué à l’époque de la supériorité du *catenaccio* (Ndlr “verrou” en italien). Il y a eu des périodes où le football était inintéressant parce que l’attaque n’était plus possible. De la même façon au rugby, il y a eu un moment d’obsession de jeu au pied où on passait son temps à botter des 22 mètres dans le camp adverse, et réciproquement. Il n’y avait plus d’attaques. Oui, le sport peut être bloqué par son organisation. Et le cas le plus patent, actuellement, c’est le cyclisme.

Vous écrivez que le football relève du platonisme et le rugby de l’aristotélisme. Pourriez-vous nous éclairer?

Si Platon, c’est la différence entre la forme et la matière, au bénéfice de la forme: le football est platonicien parce qu’il passe son temps à envoyer la balle devant, en avant du joueur. Le joueur est toujours en retard sur la balle. Donc, on abstrait la balle du joueur qui n’en est plus porteur. Tandis qu’au rugby, le ballon doit tou-

jours être sous le bras, sur la poitrine du joueur. Il y a toujours une union entre le ballon et le joueur. Ce qui fait qu’on ne peut marquer un essai que si, non seulement le ballon va derrière la ligne de but, mais si le porteur est lui-même derrière la ligne de but et écrase le ballon au sol. Cette union de la forme et de la matière est fondamentale dans l’aristotélisme... et dans le rugby.

Pourquoi les jeux sans limites, les *Enhanced Games*, seront sans doute les jeux du futur?

Parce que le *show must go on*. Il annonce la fin du sport devenu uniquement spectacle. S’il n’y a pas de limites à la préparation physiologique, si on peut se doper à fond, les compétiteurs vont devenir des monstres (et mourir jeunes). L’identification avec le spectateur lambda ne sera plus possible. C’est la raison pour laquelle je crois que les *Enhanced Games* ne marcheront pas en tant que sport. Comme le MMA et d’autres shows de ce calibre. Le catch américain actuel est un pur spectacle où les spectateurs viennent rire, crier, boire de la bière, s’exciter, mais l’idée d’en faire eux-mêmes ne les effleure pas. Ils savent que tout est mis en scène. Donc autoriser le dopage, c’est non seulement immoral, c’est de la tricherie, c’est dangereux pour la santé de ceux qui s’y plient,

mais ça rend le sport insignifiant. Quand tous les ressorts de ce que j’appelle “la chair volontaire” (voir supra) disparaissent, quand la notion de possible et d’impossible – puisque tout devrait être possible – ne joue plus, quand l’identification ne joue plus, quand la solidarité ne joue plus: le sport disparaît.

L’important, c’est la manière. Dans ce cadre-là, dites-vous, la victoire peut être secondaire. Qu’est-ce qui fait la grandeur d’un champion?

Il a un don, il a le courage de prendre son don au sérieux, il a le courage de s’entraîner pour développer ce don, il est capable d’encaisser quantité d’entraînement, d’être intelligent, de s’améliorer, de s’entourer de bons entraîneurs. Il est capable de perdre, sans perdre confiance et sans renoncer, il est capable de renaître. C’est pour cela que j’attache tellement d’importance à la carrière de Michel Jassy, légende de l’athlétisme, qui a commencé haut (2^e aux 1 500 mètres aux JO de Rome en 1960) puis a raté la finale du 5 000 à Tokyo en 64 alors qu’il était favori, et qui, un an après, a battu une palanquée de records du monde pour terminer au plus haut niveau. C’est caractéristique du grand champion. En cyclisme, même chose pour Louison Bobet, qui a gagné ses plus beaux titres au mo-

ment où il était sur le déclin. Et pour Eddy Merckx, qui disait qu’après 1969, il n’était plus dans sa meilleure condition. C’est pourtant après 1969 qu’il a tout gagné. Le grand champion est quelqu’un qui ressuscite. Ça, c’est exceptionnel.

Selon vous, quand le rugby conjugue la possession et la passe, il éclipse tous les autres sports collectifs. Que voulez-vous dire?

C’est le paradoxe du rugby. Le rugby est un sport de conquête, de la balle qu’il faut conquérir en personne, mais on ne peut pas garder la balle. Sauf à la fin quand on marque l’essai. Dans le cours du jeu, on ne peut pas traverser tout le terrain avec la balle. Au football, vous pouvez marquer un but à 30 mètres. Vous pouvez traverser le terrain en dribblant tout le monde et en marquant; ce n’est pas impossible. Au rugby, quand vous avez conquis la balle, vous avancez le plus longtemps possible et il y a un moment où il faut la passer. Vous ne pouvez la garder qu’en la confiant à un coéquipier. Vous faites une offrande, comme on dit. Tout l’art est donc de faire la passe au bon moment, le plus tard possible, mais avec précision. C’est ce jeu-là, de conquérir la balle pour ne pas la garder qui fait le propre du rugby. Admirez le festival d’un grand essai. 10 joueurs (sur les 15) remontent tout un terrain en conquérant le ballon, puis le passant, puis le repassant, le repassant, avants, arrières, demi-mêlés successivement, c’est prodigieux. C’est un ballet dont la chorégraphie n’a été écrite par personne.



“La Raison du sport”
Jean-Luc Marion, Grasset, fev. 2026, 240 pages, 20 €.